

O.DESSYME

L'Affût III

Marmite vide

12/06/98

Vendredi 12/6/98.

Paris. Une notation sévère des passantes me semble un assez bon procédé pour me redonner un minimum de confiance.

S'obliger au machisme peut s'avérer salutaire.

La moyenne, donnée d'office aux moins de 16 ans, est ôtée aux plus de 30 et certains accessoires (appareils dentaires, lunettes, Kicker's, sac à dos en peluche) peuvent augmenter la note.

Deux 16 pour l'instant.

Sylvain m'appelle finalement, trois semaines après, pour s'excuser de son absence au concert et m'annoncer son prochain mariage..

Ces hommes qui tombent...

Il y a ceux qui se marient, ceux qui se séparent, les couples et les célibataires... Je flotte entre tout ça, à côté, ailleurs, nulle part.

Je sors de chez la Dame.

- A dans quinze jours ?

- Plutôt la semaine prochaine. Vous m'aviez dit, la dernière fois, qu'il fallait que ça avance et là, on ne peut pas dire que cela avance beaucoup...

- Il ne faut pas que cela avance trop vite non plus. Et n'oubliez pas d'être un peu malheureux chaque jour...

- Pour ça, vous pouvez compter sur moi.

Ce que j'aime chez elle, entre autre, c'est son humour...

Samedi 13/6/98.

Or donc je nage dans le bonheur.

Puisque je ne risque pas d'oublier d'être malheureux, peut-être que tenter d'un peu de bonheur chaque jour...

En fait, les raisons ne manquent pas d'en trouver (du bonheur). Quelques exemples:

- Celui de pouvoir prendre une douche brûlante durant une heure et de faire la bouillotte dans les deux qui suivent.
- Celui de voir les chats, adorables, tous là et 4 ou 5 petits pâtés de diarrhée sur le carrelage, chaque matin, pour me rappeler ma chance.
- Celui de lire les programmes télé (je préférerais me passer de télé que de programmes).
- Et même une envie de consommateur : acheter les "Guide du routard" de pays où je n'irai jamais.

routard" de pays où je n'irai jamais.

Dimanche qui suit.

Et encore une musique qui me tombe quasi du ciel. Je l'ai appelé, avant qu'Ariane s'en empare, "Border out" (désopilant jeu de mot).

Mardi 16/6/98.

Certes, la méthode qui consiste à constater ce qui va bien pour aller bien, semble fonctionner. Du moins tant que je ne sors pas de chez moi car dehors, à peine le pied, le nez, avant même d'entrevoir qui que ce soit, dehors la souffrance du désir me prend à la gorge.

Réveillé juste au moment où, alors qu'elle venait d'entrer, mince liane brune aux cheveux longs, je m'apprêtais à poser mes mains sur ses hanches...

Il est quand même beaucoup plus facile de n'avoir besoin de personne quand personne n'est en vue...

Cette certitude, dès que je sors, que si bonheur il doit y avoir, il ne peut être que seul et chez moi.

Montmartre, café, avant la répétition.

Un groupe de quatre jeunes filles s'amuse à faire semblant de rédiger une annonce pour se trouver un mec...

Je suis là, comme un con, à deux tables d'elles...

Et puis deux types viennent s'asseoir entre elles et moi, deux types heureux, souriants, qui d'emblée rient de l'annonce et tout de suite la sympathie s'installe, la conversation s'engage...

Moi, je fais la gueule, toujours la gueule. Alors forcément...

« Cette tentation de se suicider (...) était (...) l'aboutissement naturel du furieux sentiment d'impuissance qui le bouleversait ». La désobéissance, Moravia.

« En réalité, il dormait comme on se croise les bras : pour renoncer, faute d'avoir la force de refuser », idem.

Vendredi 19/6/98.

Je n'écris rien lorsque je vais bien, n'ai rien à dire...

Deux ou trois points, quand même :

- Il est aussi facile, en période neutre, de trouver des raisons d'être heureux que des raisons du contraire.
- La souffrance peut aussi m'apporter du plaisir (nostalgie, émotions, larmes et beauté - c'est beau comme un sitcom...).
- Hormis mes deux visites hebdomadaires à Paris, je ne sors plus que tous les vingt jours (Bibliothèque et courses).
- L'été, où je peux, sans attirer l'attention, garder mes lunettes noires, rend ma parano beaucoup plus supportable qu'en hiver.

Paris, "Pomme de pain". Je suis, à chaque fois, le seul type dans cette histoire... Ces lieux ne semblent fréquentés que par des femmes enceintes...

« Ce qui l'irritait surtout, c'était que la faim de ses sens l'emportât aussi aisément sur son désir de libération et de mort », toujours Moravia.

Certes, en cherchant bien - et si l'on ne compte pas sur moi pour ça - il est encore possible de trouver une jolie fille de plus de 25 ans. Une sur dix mille peut-être...

il est encore possible de trouver une jolie fille de plus de 25 ans. Une sur dix mille peut-être...

Mardi 23 Juin 1998.

J'ai l'intention de bientôt ressortir.

Pas en ville - la ville m'impressionne encore trop -, dehors, dans les bois, les champs, aller chercher des plantes, des champignons, des fleurs aux effets apaisants, sédatifs ou hallucinogènes... Ouais.

Je ne suis ni homosexuel, ni hétérosexuel. Je ne suis pas sexuel.

Aujourd'hui, une fille m'a sourit à la bibliothèque. Je lui en ai rendu un petit bout. Elle n'était pas jolie et plongée dans d'astronomiques devoirs d'astronomie. Peut-être m'avait-elle déjà vu.

J'étais assis par terre, dans une allée étroite...

... Ça y est, je comprends d'un coup (mais trop tard, bien sûr)! Elle a tout fait, en tous cas beaucoup, pour me rencontrer...

L'impression d'avoir raté quelque chose, là...

En fait, je l'avais remarqué avant, à une autre table, aux pieds des escaliers. Elle avait relevé la tête à mon passage.

Était-ce la première fois qu'elle me voyait ?

S'était-elle mise là parce qu'elle m'avait déjà repéré plus tôt, ailleurs ?

C'est cette première fois, aux pieds de l'escalier, qui m'était sortie de la tête quand je suis reparti, passant par la petite pièce, petit recoin aux murs de livres, deux chaises, beaucoup plus intime, où elle était venue m'attendre (je ne m'en rends compte que maintenant) après m'avoir localisé dans le couloir, assis par terre...

Un peu avant je m'étais approché déjà - les hasards de mes recherches botaniques (elle n'était vraiment pas très jolie. Son principale attrait, hormis l'intérêt qu'elle me portait, étant sa présence en ces lieux) m'ayant amené au ras de son cagibi, nous avons même échangés un regard ou deux pour la route...

Je me rappelle parfaitement maintenant (six heures après) qu'elle se trouvait aux disques aussi, là où je m'étais rendu en premier, au troisième... Elle est arrivée juste après moi je crois, je devais être en train de rendre mes emprunts. Elle traînait aux rayons Musiques du monde/varietés.

Je ne sais pas si je l'aurai remarquée si elle n'avait pas tant insisté.

Vendredi 26/6/98.

Je me fais chier. C'est fou comme je peux me faire chier...

Surtout depuis hier.

Le vague pressentiment que c'est une bonne chose, que cela va m'obliger à agir, me bouger, sortir, provoquer quelque chose, n'importe quoi pour quitter cet ennui.

Hier, où j'ai atteints des sommets, j'ai même faillis mettre le nez dehors tellement je n'en pouvais plus. Mais finalement je pouvais encore alors j'ai poussé plus avant, me suis emmerdé jusqu'au bout.

Je ne vais pas mal. Je ne vais pas bien. Je me fais chier, c'est tout.

Peut-être en multipliant les sorties multiplierai-je aussi les chances de me faire draguer...

Mieux vaut une moche de bibliothèque qu'une belle en discothèque.

Il n'y a pas que des secrétaires et des encloquées à la "Pomme de pain", il y a des homosexuels aussi. Bref, tout ce qui m'aime...

Dimanche 20 (en gros) juillet 1998.

Quoi, depuis un mois ? Rien.

Rien à dire, à écrire, à faire.

Dimanche 20 (en gros) juillet 1998.

Quoi, depuis un mois ? Rien.

Rien à dire, à écrire, à faire.

Le néant, lentement, m'aspire et ma vie, telle une vaste marmite vide où roule la musique comme une bille perdue...

L'ennui, désormais, remplace pleinement la délectation morose, substitue un vrai vide au faux plein du spleen.

Je m'emmerde comme jamais - aussi longtemps, aussi puissamment...

Aller. Encore quoi ? Vingt ans, maxi, à tirer...

Le plus dur doit être fait...

Peut-on sacrifier sa vie à tenter de comprendre l'existence ?

Mercredi 21/7/98.

Je teste la laitue sauvage. N'ayant pas découvert le moyen d'en récupérer le latex, j'en fume les feuilles.

Agréable, apaisant, pas loin du xanax... et le temps file à une vitesse...!

Dimanche 26/7/98.

Je crois que je vais rester célibataire à vie, à mort.

Mon amour pour Ariane ne m'y condamne-t-il pas ?

Elle appelle, juste à ce moment :

- Qu'est-ce que tu veux exactement, qu'on se remette ensemble ?

- Non. Je ne crois pas que cela soit possible...

J'ai raccroché avant de pleurer.

L'amour peut se passer de sexe et le sexe d'amour.

Paraît-il...

C'est le désir qui fait la différence entre le fait d'être amoureux et celui d'aimer. Même si une petite aigreur jalouse (les petites amies de Fred...)... Mais je n'ai jamais été amoureux de Fred. Je l'ai juste aimé. Par contre j'ai été amoureux de Marie-claire sans l'avoir aimé, son corps, seulement son corps...

En tout cas, il me paraît impossible d'allier amour et désir, à long terme.

Mardi 28/7/98.

L'église St-Germain-des-près, une fille aux cheveux longs qui rit quand je lui parle en ronronnant, la tête dans son cou (rêve).

Je n'ai pas trouvé de raison pour pleurer ce matin. La journée s'annonce longue et triste, le nœud bien serré au fond de la gorge.

Hier, j'ai vu une biche dans la forêt de sycomores...

Odeurs de feuilles mouillées, de Bretagne et d'amour perdu...

Il faudrait que je ne m'éveille plus jamais, que la maison explose ou que quelqu'un me tue.

Je n'aurai jamais le courage de finir ça tout seul.

Vendredi 31/7/98.

Ma mère, au téléphone, qui, au moment de raccrocher, me dit « Je t'embrasse, *ma chérie*... »

8/8/98.

Idée simple pour un roman érotique:

Une fille décide d'écumer toutes les formes de coïts possibles (voitures, lesbianisme, pédophilie, scatologie, gérontophilie, nécrophilie, zoophilie (terrestre et aquatique), handicapophilie, etc...) après en avoir rêvé toute son adolescence, et va de déconvenues en déconvenues.

Elle pourrait se prostituer (voiture, gérontophilie) afin de pouvoir se payer des plaisirs plus rares, et donc plus chers (pédophilie, handicapophilie), l'étranger, les vacances pour les orgasmes poissonneux et les guerres pour les macchabées encore tièdes.

Frustration due à un père qui joue, la nargue, la provoque, la drague jusqu'à ce que, réfugiée rougissante, elle découvre, seule dans sa chambre, la caresse apaisante.

Souvenirs de désir d'enfance (baiser du prince charmant) en parallèle à un présent sensiblement plus cru (viol par un escadron de C.R.S.).

Commencer par la description d'une scène de partouze par exemple, un bordel de corps d'où surgit comme une âme un souvenir tout doux d'où le sexe est banni (le tendon d'Achille d'une collègienne de sa classe, marchant devant elle sur un étroit sentier, la robe légère qui balance et découvre à chaque pas l'un puis l'autre de ses creux poplités, les bras nus, blancs malgré l'odeur de léger hâle qui s'en dégage, la nuque dénudée sous la coupe au carré, l'épaisseur, la solidité, la rassurance de ces cheveux et les doigts qui brûlent de s'y enfouir, la taille droite serrée sous la pression, la tension de sa robe d'été, fermeture au dos qui tombe sur la naissance des fesses...).

On peut toujours prendre des notes...

10/8/98.

Lundi mort d'un mois d'août en province.

Ville déserte, close.

Je suis seul, sous un soleil de canicule, à la terrasse de l'unique machin d'ouvert.

Peut-être retournerai-je à l'Affût bientôt, puisqu'il n'y a qu'en cet endroit que quelque chose eu lieu.

Il y a peu encore, je rêvais de Chantal qui, comme dans la vraie vie, se refusait à moi.

Tout à l'heure, Marthe est passée juste devant ma table. Elle discutait loyer avec un boutonneux. Elle ne m'a pas vu, ou bien a fait semblant...

Il y a une discothèque qui, tous les jeudi de l'été, ne fait payer que dix francs l'entrée avant 23h30.

Voilà une nouvelle qui me satisferait grandement si je n'étais pas ce que je suis. Mais sait-on jamais, peut-être ai-je besoin de confirmation...

Ma dent cassée, mes douleurs. Les gens me déconseillent l'anesthésie totale sous prétexte qu'il y a risque de ne pas se réveiller...

Je sais, malheureusement, que ce n'est pas à moi que ce genre de chance peut arriver.

Je rêve d'une mort surprise, d'un accident, assassinat.

Je ressens les minutes comme à bord d'un avion avant le décollage.

Dans mon rêve, Chantal portait un sous pull à manches longues, en coton blanc.

Un mois d'août comme un dimanche où les familles errent, perdues, désemparées, empotées de ce temps imparti...

Me remettre à écrire, emplir ces pages du temps qui passe et des frustrations de mon ennui.

Me remettre à écrire, remplir ces pages du temps qui passe et des frustrations de mon ennui.

En été, la jeune provinciale se présente flanquée de parents ou, à défaut, de frères en bas âge.

Mercredi 12/8/98.

Comment occulter ma peur de vivre ?

Comment oublier, ignorer que ne m'attendent que la vieillesse et la mort ?

N'y a-t-il aucune autre voie que celle qui consiste à vivre pour mourir ?

Jeudi 13/8/98.

Vas-y, tire! Si tu savais le service que ça me rendrait...

Assailli de souvenirs, de nostalgie, assailli par le présent qui se traîne, par le vide, la peur, l'angoisse d'une mort qui tarde tant.

Samedi 15/8/98.

Des rêves à l'image de ma vie où je traîne au milieu de livres, de filles déjà éprises ailleurs ou qui m'ignorent tout simplement.

La seule différence est que j'y ai vingt ans de moins (cette nuit, j'étais en pensionnat...).

Mardi 18/8/98.

Mon voisin d'en face s'est trouvé une copine.

Moi non. Je ne me suis rien trouvé du tout mais je pense que cela devrait tarder encore un bon bout de temps...

Il y avait bien la petite (petite! ?), la grosse Garance, cousine de Fanny (copine de Paul, frère d'Ariane, dans la future maison de qui je passe mes journées à pelleter, brouetter et casser des cailloux) mais elle est vraiment trop grosse malgré un joli minois. Et un peu conne aussi, ou concon plutôt, niveau Voici-TF1...

Aucune envie de me taper des connes.

Ariane est partie à la mer avec ses copines pour trois jours (deux copines pour trois jours; c'est un peu juste mais elle est jeune...) et c'est tant mieux.

Elle m'emmerde en ce moment.

Je ne sais pas pourquoi.

De la voir me rappelle que je ne vois qu'elle.

Ce doit être ça.

Yann et Mélodie, de retour de vacances, m'ont laissé un message, hier ou avant-hier, mais je ne retrouve plus leur numéro... J'ai fait une annonce sur le répondeur pour qu'ils me le redonnent (pour une fois que quelqu'un m'appelle) mais ils n'ont pas rappelé.

Mélodie et Jamel doivent entrer à la fac de lettres.

Ne pas perdre le contact, ça peut servir...

La musique, doucement. Je devrais sûrement me remettre à composer dans peu de temps... Un mois, peut-être moins... Je sens que ça vient...

Retourner à l'Affût pour draguer Jeanne... On peut rêver...

Lui proposer de venir passer une journée à la mer avec moi (n'est-ce pas un peu tard, mon garçon ?).

Vendredi 21/8/98.

Retour à l'Affût. Personne de connu hormis Marthe qui ne m'a pas vu.

Un jeune fasciste arbore un t-shirt « La drogue, c'est pas une vie ».

Barman inconnu qui nous balance du Sex Pistols. Toujours aussi ravigotant, les Sex Pistols...

Il semblerait que Marthe ait un peu maigri. Il semblerait.

« Ça y est ? T'es rentrée ? »... Retour de vacances... On se les raconte...

Je vais encore me remettre à écrire n'importe quoi pour me donner une contenance...

« L'âme est la fille d'un prince détrôné et ruiné, mariée au fils d'un rustre enrichi - le corps », théorie gnostique.

Retour aussi à une parano légère se traduisant par la moiteur des mains, des picotements dans le corps et le cœur qui s'emballent un peu.

Une assez jolie fille vient rejoindre le groupe de la table à côté, une fille aux "gros" yeux comme je les aime...

Sueur et nœuds au ventre...

Cela faisait longtemps.

Je ne peux pas dire que cela soit vraiment agréable. C'est même, physiquement, assez désagréable mais cela dénote au moins, confirme, dévoile, rappelle une sensibilité aux êtres, la possibilité d'un éveil peut-être souhaitable (elle me regarde parfois. Je n'ose pas lui sourire).

Hélas, très vite les tremblements prennent possession de mes membres et je sais que rien ne pourra plus advenir, faire se mouvoir ce corps tétanisé par la peur du désir.

Et l'envie, comme une nausée, de s'enfuir pour aller pleurer seul.

... Elle s'en va. La douleur aussi, et le vide revient combler le vide.

Dimanche 23/8/98.

De ma cour, j'entends à nonner sur un piano faux "Max" de Paolo Conte, mais n'arrive pas à en distinguer la réelle provenance.

Ma vie sombre lamentablement dès qu'elle n'est plus camouflée par l'abrutissement du travail physique que je fournis dans la future maison de Paul (hier, nous avons coulé les fondations).

L'inanité de l'existence m'ébouillante l'âme dès l'aurore de mes journées vides.

Le reste n'est que leurre et camouflage.

Mardi 25/8/98.

Il fait beau et je suis toujours en vie. Soit-disant.

Rien ne ressemble moins à la vie que ma vie.

J'erre dans les rues, j'erre à la bibliothèque où rien ne m'attire et j'échoue l'Affût.

Petit signe de ma tête d'enterrement à une vague connaissance qui préfère m'ignorer. Je comprends...

Certains s'accordent à affirmer que le soleil serait bénéfique au moral et, ma foi, cela semble tellement vrai pour les autres...

Cette impudeur de bien-être, cette provocation du bonheur comme une giflette perpétuelle.

Je n'ai comme courage que ce que m'abandonne ma lâcheté quand la fatigue

gifle perpétuelle.

Je n'ai comme courage que ce que m'abandonne ma lâcheté quand la fatigue entame enfin sa vigilance.

La brocante où j'espérais me dégotter quelques livres à trois francs est fermée le mardi.

La boulangerie à côté de l'Affût, ou je comptais m'acheter un excellent sandwich crudités est fermée le mardi.

Affût. J'hésite, suis partagé entre la douleur provenant de ma solitude et celle provoquée par le bonheur des autres.

Jeanne est arrivée. Ses cheveux ont poussés...

Elle semble encore plus jolie qu'avant.

Elle passe alors que je suis en train de relire de vieilles pages sur elle. Elle passe et va saluer les types d'une autre table (à part eux, il n'y a que moi) et repart puis, alors que je m'apprête à coucher mes plaintes, revient sur ces pas... :

- Bonjour, ça va ?... Bonnes vacances ?

- Si tu veux venir, on joue aux fléchettes avec mon frère.

- Non merci mais toi si tu veux...

- Oui, je viendrais peut-être après ma partie...

Elle est toute bronzée, plus craquante que jamais.

Si elle vient à ma table, il va me falloir mentir, me cacher, ne pas oublier que le malheur rebute (moi qui aimerais tant être consolé...).

Trois filles me regardent. Elles ne seraient même pas si mal si je n'avais vu Jeanne avant.

Huit filles d'un coup. Ces arrivées, cet entourage de tensions apaisantes...

Plus d'une demie-heure qu'elle est venue. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'est pas franchement pressée de me revoir...

Elle vient, finalement... mais repart aussitôt.

A peine le temps d'apprendre qu'elle redouble sa première, que ses vacances avec ses parents se sont relativement mal passées, qu'elle est rentrée depuis le 3 août et qu'elle m'a aperçu, il y a quelques jours, au centre ville, sur mon vélo.

A vrai dire, j'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi fuyant. C'est encore plus flagrant quand elle se trouve près de moi.

Je ne vois pas du tout sous quel angle l'aborder...

Au moins aurais-je parlé à quelqu'un aujourd'hui, quelqu'un d'autre qu'un membre du groupe ou de la famille d'Ariane.

Laisse venir, mon garçon.

Mercredi 27/8/98.

« La vie est une représentation, pas une répétition » dit le professeur Arturo dans "Slider".

Il y a quand même certaines choses que l'on ne peut pas laisser venir, les courses que j'aurais dû faire ce matin par exemple.

Jeudi 28/8/98.

Les impôts, au courrier de ce matin, me réclament près de neuf mille francs. J'ose croire que c'est une blague...

Affût depuis quelques heures.

Cela ne va pas trop mal, repart...

Cela met, généralement, trois ou quatre jours à se dégrader, et reste ensuite entre 24 heures et des semaines à osciller entre crainte d'oser vivre ou mourir... Jusqu'à ce que ça lâche, jusqu'à ce que je sache, me

Cela met, généralement, trois ou quatre jours à se dégrader, et reste ensuite entre 24 heures et des semaines à osciller entre crainte d'oser vivre ou mourir... Jusqu'à ce que ça lâche, jusqu'à ce que je sache, me rende à ma couardise et accepte encore pour un temps ma défaite - Et cela re-va mieux une journée, enfin pas trop mal, comme aujourd'hui, pas bonne mais neutre, sans douleur, supportable...

Mercredi 3/9/98.

Jeanne joue aux fléchettes à l'entrée.

Quatre bisés, bonjour, ça va... Est-il vraiment nécessaire d'en parler encore ?

Je n'espère plus rien de ce côté (dit-il) même si sa vaste salopette la rend plus menue, plus étreignable que jamais.

Une fille comme je les aime (en tout cas de loin. Elle reste au ras de l'entrée, loin, très loin...) : baskets usées, jean's moulants et délavés, t-shirt fin comme une seconde peau à peine déformé par des pointes de seins nouveaux. Son visage auréolé des cheveux mauves en broussaille...

Pèse, pèse la solitude en ces lieux conviviaux où tous me la renvoient en pleine face...

Vendredi 4/9/98.

Envie d'amour, envie de mort, au choix, ce que l'on voudra bien m'offrir...

Lundi 7/9/98.

En attendant, l'alternative entre l'angoisse de vivre et la crainte de mourir semble appartenir aux antidépresseurs... Je prends du Séropram depuis vendredi (retour de la Dame) et tout devient nettement plus viable.

Il y avait une petite fille, cette nuit, qui me parlait, m'écoutait. Son visage aux yeux immenses si près du mien. Dans mon rêve, elle était associée à cette famille du coin de la rue d'en face; une famille remplie de filles de tous âges, dans laquelle je n'ai jamais vu d'homme...

Il est 22h30. Si je dors maintenant, je m'éveillerai vers 6 ou 7 heures du matin. Or je sais que les matins sont plus pénibles encore que les soirs.

Rien d'intéressant à la télé.

J'essaie de lire quelques pages de "La joie" de Bernanos. J'en suis à la moitié et rien ne vient, rien ne me touche.

Cela ne m'emmerde pas, je n'accroche pas, c'est tout.

Une pensée étrangère, une culture étrangère, une langue étrangère...

Le film "Sous le soleil de Satan" m'avait fait exactement le même non-effet. Je pensais que c'était dû à Pialat; aux deux en fait.

Je pourrais tenter de retrouver mon rêve de la nuit dernière. Je ne me souviens que de ses immenses yeux de manga...

C'est embêtant de n'avoir envie de rien et d'avoir peur de tout. J'ai beau chercher ce qui pourrait bien me faire plaisir...

Et quand je crois avoir trouvé, la peur surgit aussitôt pour me rappeler à l'ordre. La peur du futur, de l'après bonheur...

Mercredi 9/9/98.

Je me demandais aussi pourquoi j'avais moins mal au dos depuis quelque temps. Je pensais à un effet secondaire du Séropram mais je viens de découvrir sur la notice du magnésium en tube que j'ai acheté la semaine dernière que celui-ci résorbait les contractures musculaires... Passionnant.

découvrir sur la notice du magnésium en tube que j'ai acheté la semaine dernière que celui-ci résorbait les contractures musculaires... Passionnant.

Je me suis perdu dans la forêt.

85